

**Séquence 3 : le roman. Etude du *Rouge et le Noir* de Stendhal.  
Explication linéaire n°1- Partie 1, chapitre 15, « Le chant du coq », p. 105-106.**

Julien avait raison de s'applaudir de son courage, jamais il ne s'était imposé une contrainte plus pénible. En ouvrant sa porte, il était tellement tremblant que ses genoux se dérobaient sous lui, et il fut forcé de s'appuyer contre le mur.

5 Il était sans souliers. Il alla écouter à la porte de M. de Rênal, dont il put distinguer le ronflement. Il en fut désolé. Il n'y avait donc plus de prétexte pour ne pas aller chez elle. Mais grand Dieu, qu'y ferait-il ? Il n'avait aucun projet, et quand il en aurait eu, il se sentait tellement troublé qu'il eût été hors d'état de les suivre.

10 Enfin souffrant plus mille fois que s'il eût marché à la mort, il entra dans le petit corridor qui menait à la chambre de Mme de Rênal. Il ouvrit la porte d'une main tremblante et en faisant un bruit effroyable.

15 Il y avait de la lumière, une veilleuse brûlait sous la cheminée ; il ne s'attendait pas à ce nouveau malheur. En le voyant entrer, Mme de Rênal se jeta vivement hors de son lit. Malheureux ! s'écria-t-elle. Il y eut un peu de désordre. Julien oublia ses vains projets et revint à son rôle naturel : ne pas plaire à une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes.

20 Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de Rênal, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer. En effet, il devait à l'amour qu'il avait inspiré et à l'impression imprévue qu'avaient produite sur lui des charmes séduisants, une victoire à laquelle ne l'eût pas conduit toute son adresse si maladroite.

25 Mais, dans les moments les plus doux, victime d'un orgueil bizarre, il prétendit encore jouer le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier des femmes : il fit des efforts d'attention incroyables pour gâter ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'être attentif aux transports qu'il faisait naître, et aux remords qui en relevaient la vivacité, l'idée du *devoir* ne cessa jamais d'être présente à ses yeux. Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel, s'il s'écartait du modèle idéal qu'il se proposait de suivre. En un mot, ce qui faisait de Julien un être supérieur fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur qui se plaçait sous ses pas. C'est une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes, et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge.

30 Mortellement effrayée de l'apparition de Julien, Mme de Rênal fut bientôt en proie aux plus cruelles alarmes. Les pleurs et le désespoir de Julien la troublaient vivement.

35 Même quand elle n'eut plus rien à lui refuser, elle repoussait Julien loin d'elle, avec une indignation réelle, et ensuite se jetait dans ses bras. Aucun projet ne paraissait dans toute cette conduite. Elle se croyait damnée sans rémission, et cherchait à se cacher la vue de l'enfer, en accablant Julien des plus vives caresses. En un mot, rien n'eût manqué au bonheur de notre héros, pas même une sensibilité brûlante dans la femme qu'il venait d'enlever, s'il eût su en jouir. Le départ de Julien ne fit point cesser les transports qui l'agitaient malgré elle, et ses combats avec les remords qui la déchiraient.

40 Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n'est-ce que ça ? Telle fut la première pensée de Julien, en rentrant dans sa chambre. Il était dans cet état d'étonnement et de trouble inquiet où tombe l'âme qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps désiré. Elle est habituée à désirer, ne trouve plus quoi désirer, et cependant n'a pas encore de souvenirs. Comme le soldat qui revient de la parade, Julien fut attentivement occupé à repasser tous les détails de sa conduite. « N'ai-je manqué à rien de ce que je me dois à moi-même ? Ai-je bien joué mon rôle ? »

45 Et quel rôle ? celui d'un homme accoutumé à être brillant avec les femmes.

***Le Rouge et le Noir, fiche préparatoire : chapitre 15 du Livre premier.*****Situation de ce passage dans l'œuvre**

**ATTENTION** : *il ne s'agit nullement d'une situation du type de celle qu'on vous demande en intro, et qui doit être rapide. Ici, je développe pour vous permettre de mieux comprendre l'œuvre intégrale et, peut-être, de compléter certains points de votre carnet de lecture. Je vous donne des citations importantes, que vous pouvez aller retrouver dans le livre pour vous donner des repères sur l'évolution de la relation entre Julien et Mme de Rênal.*

Ce passage est un tournant dans le livre I puisqu'il correspond à la toute première fois où Julien rejoint Mme de Rênal dans sa chambre.

**Vous aurez compris qu'au départ, Julien n'est nullement amoureux de Mme de Rênal.**

Il l'englobe dans sa haine et sa rancœur contre les riches dont il se injustement méprisé. Julien a beaucoup d'orgueil et ne supporte pas d'être une classe modeste. Fils de paysan, il n'a comme richesse que son savoir et sa culture, acquis grâce à son intelligence et son mérite. Mais il ne gagne que de faibles revenus au service des Rênal et mesure sans arrêt l'écart social qui le sépare d'eux. Il refuse d'être considéré comme un simple domestique et sa fierté l'amène à se sentir très souvent vexé et humilié par les comportements et les propos des gens de la bonne société (composée des aristocrates qui sont de naissance illustre, les gens *bien nés* et des bourgeois qui ont amassé beaucoup d'argent). « Pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il était admis, à la vérité au bas bout de la table » (chap. 7 p. 50).

Mme de Rênal tombe rapidement amoureuse de Julien, dont la personnalité complexe contraste fortement avec les autres hommes qu'elle a l'habitude de fréquenter. En effet, Mme de Rênal, avant de connaître Julien, était persuadée que « tous les hommes étaient comme son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron. La grossièreté et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix ; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait, lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes ou un chapeau de feutre. Après de longues années, Mme de R n'était pas encore accoutumée à ces gens à argent au milieu desquels il fallait vivre. De là le succès du petit paysan Julien. Elle trouva des jouissances douces, et toute brillantes du charme de la nouveauté, dans la sympathie de cette âme noble et fière ». (chap. 7 p. 54 l. 108-118).

Mais Julien, habité par sa rancœur et son désir de revanche sociale, s'interdit d'être sensible aux charmes de Mme de Rênal. « Julien trouvait Mme de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté » (chap. 7 p. 51).

D'où le décalage entre l'évolution des sentiments de Julien et ceux de Mme de Rênal : « L'amour pour Mme de R devint de plus en plus impossible dans le cœur orgueilleux de Julien ; quant à elle, elle le respecta, elle l'admira » (chap. 7 p. 56 l. 177).

C'est pendant le séjour à **Vergy**, la maison de campagne des Rênal, que leur relation va prendre un nouveau cours. M. de Rênal, retenu à Verrières par ses fonctions de maire, est rarement présent, et Mme de R a toute la liberté, en présence de son amie Mme Derville, de Julien et de ses enfants, de se laisser aller au bonheur d'un sentiment qu'elle n'a jamais connu, et qu'elle n'identifie pas tout de suite. L'amour la rend belle, gaie, radieuse. Cette atmosphère détendue favorise le rapprochement avec Julien. Ce dernier, loin de M. de R et de toute la haute société de Verrières qu'il déteste tant, n'est plus obligé de dissimuler sa haine contre ces gens, ni ses idées bonapartistes. « Après tant de contrainte, loin du regard des

hommes, et, par instinct, ne craignant point Mme de Rênal, il se livrait au plaisir d'exister, si vif à cet âge, et au milieu des plus belles montagnes du monde ». (chap. 8 p. 68 l. 209).

Néanmoins, Julien ne peut se laisser aller longtemps à son instinct, à son naturel. Il manque de spontanéité, ce qui l'empêche finalement de goûter aux plaisirs de la vie, et d'être heureux. Entièrement préoccupé par l'ambition de devenir un grand homme à l'exemple de Napoléon, il se fixe des devoirs, des défis, des projets pour se prouver sa valeur. Il veut jouer un rôle, celui du conquérant, et il agit uniquement par calcul.

Toute sa relation avec Mme de R va alors évoluer, dans les chapitres suivants, par succession de petites conquêtes dans lesquelles Julien se lance.

En voici la succession :

- **Défi n° 1 : prendre la main de Mme de Rênal**, en présence de Mme Derville, à la faveur de l'obscurité pendant l'une des soirées d'été passées sous le tilleul de Vergy : « Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait ». (chap. 8 p. 69 l. 245). Défi qu'il se réjouit d'avoir rempli p. 73, l. 101, chap. 9 : « Il avait fait son *devoir*, et un *devoir héroïque* ».
- **Défi n° 2 : prendre la main de Mme de Rênal en présence de son mari**. C'est une revanche contre son employeur qui, rentré à Vergy le matin même, a reproché à Julien de passer trop de temps dans sa chambre et de ne pas assez s'occuper de ses enfants. Julien ne décolère pas d'avoir eu à subir ces reproches qu'il juge injustes. « Ne serait-ce pas, se dit-il une façon de se moquer de cet être, si comblé de tous les avantages de la fortune, que de prendre possession de la main de sa femme, précisément en sa présence ? Oui le je le ferai, moi, pour qui il a témoigné tant de mépris ». (chap. 11 p. 83 l. 23). Défi rempli dans le même chapitre : « Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter. Il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite. » (p. 84 l. 87).
- **Défi n°3 : devenir l'amant de Mme de Rênal** : « je dois être sensible à sa beauté ; je me dois à moi-même d'être son amant » (chap. 13 p. 97 l. 104). A partir de là, Julien va mettre au point un plan de séduction, exactement comme un homme de guerre mettrait au point une stratégie de conquête militaire : « D'après les confidences de Fouqué et le peu qu'il avait lu sur l'amour dans sa bible, il se fit un plan de campagne fort détaillé » (chap. 14, p. 99, l. 10). On peut sourire ici du peu d'expérience de Julien, qui va le conduire à commettre une série de maladresse. Encore une fois, Julien n'agit pas envers Mme de R en se laissant guider par son instinct, par ses mouvements naturels, mais uniquement par cette notion de devoir. C'est par amour-propre, non par amour, pour se prouver ce qu'il vaut, qu'il se lance à la conquête de Mme de R : il était « à mille lieues du laisser-aller, sans lequel l'amour n'est souvent que le plus ennuyeux des devoirs » (chap. 13 p. 98 l. 135).

Première étape de ce plan de campagne : « Il crut de son devoir de donner un baiser à Mme de Rênal » (chap. 14 p. 100, l. 32). Il ne parvient qu'à choquer Mme de Rênal, en lui rappelant la grossièreté des manières de M. Valenod chaque fois qu'il a essayé d'obtenir ses faveurs.

Deuxième étape de ce plan de campagne : faire du pied à Mme de Rênal au salon, alors qu'elle reçoit le sous-préfet : « Ce fut dans une telle position, et par le plus grand jour, que notre héros trouva convenable d'avancer sa botte et de presser le joli pied de Mme de Rênal ». (chap. 14, p. 101, l. 52). D'où le commentaire ironique du narrateur : « Julien s'obstinant à jouer le rôle d'un Don Juan, lui qui de sa vie n'avait eu de maîtresse, il fut sot à mourir toute la journée ». (chap. 14 p. 102, l. 82). Noter d'ailleurs l'ironie du narrateur lorsqu'il appelle Julien « notre héros ». L'héroïsme de Julien, comparé à celui de son modèle Napoléon, est tout relatif !

Nous en arrivons à notre extrait, car l'étape que se fixe ensuite Julien est la suivante : « Madame, cette nuit à deux heures, j'irai dans votre chambre, je dois vous dire quelque chose ». (chap. 15, p. 103, l. 9).

**Questions sur le passage (l'explication ne portera que sur les l. 17-45 mais je vous demande de réfléchir d'abord sur l'ensemble de l'extrait).**

L. 1-10 : que pensez-vous de la situation, et de l'attitude de Julien ? Si vous deviez lire le passage à voix haute, quel ton emploieriez-vous ?

L. 13-14 : « vains projets », « rôle naturel ». A partir de ce que je vous ai expliqué plus haut sur la psychologie amoureuse de Julien, expliquez en quoi ces deux expressions s'opposent.

L. 17 « Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre ». Cherchez ce qu'est une ellipse dans un récit et explicitez ce que le narrateur a choisi de passer sous silence et de suggérer simplement par l'euphémisme : « il n'avait plus rien à désirer ».  
Trouvez un autre euphémisme plus loin dans le texte, et qui a le même sens.

Relevez le champ lexical de la conquête militaire.

Quel regard le narrateur pose-t-il sur la conduite de Julien ?

Pour finir, remplissez le tableau suivant en relevant au fil du texte les mots et expressions qui révèlent l'opposition entre la conduite de Julien et celle de Mme de Rênal :

<b>Julien</b> : une conduite préméditée, sans spontanéité, sincérité ni naturel.	<b>Mme de Rênal</b> : des réactions sincères, guidées par ses émotions spontanées (mais contradictoires)

**Introduction : [Présentation, à abrégé éventuellement en se contentant de la 1<sup>ère</sup> phrase]**

En 1830, Stendhal publie *Le Rouge et le Noir*, un long roman qui retrace le destin de Julien Sorel. C'est à la fois un roman de mœurs qui nous décrit la société de son époque, un roman d'analyse qui nous fait entrer dans la psychologie complexe et tourmentée d'un jeune ambitieux, et un roman de formation qui nous montre l'évolution vers la maturité d'un jeune homme d'abord naïf et expérimenté, qui va peu à peu faire l'apprentissage de la vie et comprendre comment sa place dans le monde. [Situation de l'extrait]. Fils de charpentier, cultivé et désireux de s'émanciper d'un père brutal, Julien a été engagé comme précepteur des enfants de M. de Rênal, le maire de Verrières. Entre le jeune homme et Mme de Rênal, de dix ans son aînée, va naître rapidement une attirance. Julien s'impose alors comme un défi de faire de cette femme, d'une condition sociale supérieure à la sienne, sa maîtresse. Après avoir commencé par lui prendre la main, il progresse dans sa tentative de conquête jusqu'à lui donner rendez-vous de nuit dans sa chambre. Nous allons procéder à l'analyse de cette première nuit d'amour ; dans tout roman de formation, une première nuit d'amour est toujours une scène, c'est une étape capitale dans l'initiation du héros inexpérimenté et dans son évolution vers la maturité. [Composition du passage]. Le narrateur nous raconte cette scène selon une alternance de points de vue : dans une première partie (l. 22 à 30), la scène est évoquée à travers le point de vue de Julien ; dans une seconde partie (l. 31-39), elle est retranscrite à travers le point de vue de Mme de Rênal. Chacun de ces deux mouvements est ponctué par des interventions du narrateur qui commente la scène en nous faisant prendre du recul par rapport au point de vue du personnage, l. 17-21, l. 28-30, et l. 36-38. Enfin, dans un dernier paragraphe, le narrateur analyse lui-même les pensées de Julien (l. 40-46). [Problématique] Comment Stendhal tourne-t-il son personnage en dérision à travers une version décalée et inattendue de la traditionnelle scène de la première nuit d'amour ?

**Quelques mots d'abord sur les 17 premières lignes qui précèdent le passage que nous allons expliquer.**

On s'attendrait à ce que la scène soit sous le signe du désir, de l'impatience, de l'élan amoureux. Mais Julien, qui s'est pourtant lui-même fixé le défi de posséder Mme de R, semble rattrapé par une forme de lâcheté : le narrateur nous le montre « tremblant », la « main tremblante ». Il voudrait qu'un obstacle extérieur vienne l'empêcher de passer à l'acte et se cherche des prétextes pour abandonner son projet. C'est pourquoi tout ce dont Julien devrait se réjouir comme d'une opportunité pour son entreprise lui apparaît comme un signal négatif. Il devrait se réjouir de constater que M. de Rênal est endormi, en train de ronfler dans sa chambre : or « il en fut désolé ». (S'il avait constaté au contraire de la lumière et de l'activité dans la chambre du mari, cela l'aurait obligé à faire demi-tour et à renoncer à son projet). Le fait que Mme de R, de son côté, ne soit pas encore endormie est préférable dans la perspective de s'introduire dans sa chambre. Mais pour Julien, à cet instant, c'est « un nouveau malheur ». Bref, Julien vit ce moment comme une corvée, une épreuve douloureuse, et non comme la perspective d'un plaisir intense : « Jamais il ne s'était imposé une contrainte plus pénible », « Souffrant plus mille fois que s'il eût marché à la mort ». Notez les hyperboles. Ainsi le narrateur tourne en dérision son personnage, il se moque gentiment de lui en nous le montrant sous un aspect bien peu héroïque alors que Julien passe son temps à « se la raconter », pour parler familièrement, et à se convaincre qu'il a l'étoffe d'un héros.

Stendhal choisit donc de commencer cette scène clé de la nuit d'amour comme une scène de comédie, en recréant le triangle amoureux qu'on retrouve dans bien des pièces comiques, et notamment le vaudeville, genre théâtral très à la mode à l'époque de Stendhal, fondé sur les ressorts comiques de l'adultère et du trio de la femme, du mari et de l'amant. **Ainsi, Stendhal cherche à mettre à distance toute forme d'émotion et de lyrisme : ce**

**n'est pas une scène romantique. Le héros prête à sourire par son inexpérience et sa maladresse.**

L'inexpérience de Julien se traduit aussi par le caractère excessif, presque puéril, de sa réaction face au premier mouvement de rejet et de reproche que lui oppose Mme de R : « Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes ». Il se laisse déstabiliser comme un enfant grondé par sa mère.

**Premier mouvement : la scène vue à travers le regard de Julien.**

« Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de R, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer ». Cette phrase est une ellipse ménagée par le narrateur : elle passe sous silence une partie des événements et se contente de sous-entendre ce qui devrait pourtant faire tout l'intérêt de cette scène. *Si vous n'êtes pas sûrs de bien comprendre le sens de cette phrase elliptique, soyez logique : si Julien n'a plus rien à désirer, c'est qu'il a obtenu ce qu'il désirait. Or que désirait-il ? Posséder physiquement Mme de R. Oui oui, vous avez bien compris, ils ont donc fait l'amour.* Comment Julien a-t-il réussi à faire céder Mme de Rênal ? Comment se sont déroulés leurs ébats amoureux ? Le lecteur n'en saura rien, car ce n'est pas cet aspect qui intéresse le narrateur.

Ce qui intéresse le narrateur, c'est l'état d'esprit des personnages avant et après ce qui est pour Julien un dépucelage, et pour Mme de R une transgression, un adultère, et sans doute une découverte de l'intensité amoureuse, elle qui fut toujours l'épouse modèle, fidèle et vertueuse, d'un homme épousé par devoir et sans amour. Il s'agit donc, pour Julien comme pour Mme de R, d'une expérience décisive et capitale, qui va changer le cours de leur vie et, théoriquement, modifier en profondeur leur psychologie.

Qu'en est-il exactement ? Cette expérience va-t-elle faire évoluer Julien ? Le faire changer en profondeur ? Le faire grandir ? C'est là que le narrateur va nous surprendre, en nous montrant que précisément, non.

Pourquoi ? Parce que Julien n'est pas lucide sur lui-même et sur ce qui s'est réellement passé. Il se voit comme un conquérant qui suit point par point la stratégie militaire qu'il a élaborée, et pense qu'il maîtrise parfaitement la situation, comme le suggère le mot de « victoire » qui appartient au champ lexical de l'action militaire. Or, le narrateur nous dit le contraire : si Julien a réussi à posséder Mme de R, ce n'est pas grâce à son talent de stratège si à son habileté de séducteur, que le narrateur juge ironiquement en employant l'oxymore « adresse si maladroite ». Par cette figure, il souligne ainsi l'inexpérience du personnage en matière de séduction et de conquêtes féminines. Si Julien a réussi, c'est presque « sans le faire exprès », par les effets imprévisibles des sentiments et des élans amoureux, qui ne dépendent d'aucun calcul ni préméditation : « il devait à l'amour qu'il avait inspiré [et non à ses capacités de persuasion et de séduction calculées] et à l'impression imprévue qu'avait produite sur lui des charmes séduisants [c'est-à-dire le désir et les pulsions qu'a provoqué chez lui la beauté de Mme de R] une victoire à laquelle ne l'eût pas conduit toute son adresse si maladroite ». En bref, Julien essaie de se faire croire qu'il a mené à bien un projet de séduction savamment calculé et prémédité, alors qu'il n'a fait que se laisser transporter par le désir et la passion. Mais cela, Julien ne s'en rend pas compte. Seul le narrateur, et le lecteur averti, ne sont pas dupes.

En plaçant le lecteur dans la tête de Julien, le narrateur lui donne à comprendre pourquoi et comment Julien s'aveugle sur son compte. Le point de vue interne est construit par des verbes de pensée ou des expressions qui nous introduisent dans la conscience du personnage et nous permettent de saisir ses motivations profondes : « il prétendit encore »,

« il fit des efforts *d'attention* », « *l'idée du devoir* ne cessa jamais d'être présente à ses yeux », « il *craignait* un remords affreux ». Et que découvrons-nous sur l'intériorité du personnage ? Profondément narcissique, il est obsédé par l'idée de jouer un rôle, « le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier les femmes ». Chez lui, l'orgueil domine, il veut être à tout prix fidèle à une certaine image qu'il se fait de lui-même, « ce modèle idéal qu'il se proposait de suivre. » Il ne cesse donc de se regarder pour vérifier que ses actions sont conformes à ce rôle qu'il s'est fixé, au lieu de se laisser aller à ses émotions spontanées et de goûter au bonheur amoureux. Ce bonheur lié au laisser-aller amoureux est valorisé à travers des expressions hyperboliques comme « les moments les plus doux », « les transports qu'il faisait naître », « la vivacité ». Mais Julien passe à côté parce que sa tête est pleine d'un « orgueil bizarre », lié au « rôle », au « devoir » et au « modèle idéal » qu'il s'impose. Le mot « devoir » est souligné par l'emploi de l'italique, ce qui montre que ce terme est à attribuer à Julien (et non au narrateur) et qu'il prend un sens très particulier pour Julien. Le devoir, pour lui, n'est pas un devoir moral, une obligation extérieure : c'est un impératif personnel, un objectif qu'il se fixe. Il se met d'ailleurs une pression énorme pour s'obliger à réaliser son projet de conquête, et cette pression s'exprime à travers des hyperboles qui prêtent à sourire tant elles montrent une tendance à l'exagération : « Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel ». Pour Julien, ne pas se conformer à son rôle de héros séducteur serait une faute morale engendrant la culpabilité et la honte. Comment, sous l'effet d'une telle pression, parvenir à goûter à la volupté amoureuse ? Le narrateur se moque discrètement de lui : « il fait des efforts d'attention incroyables pour gâter ce qu'il avait d'aimable ». Ce qu'il faut comprendre ici, c'est qu'au naturel, quand il oublie de se regarder le nombril, Julien est réellement attirant, séduisant, capable d'inspirer l'amour (c'est le sens du mot « aimable »). Mais comme la plupart du temps il est dans une attitude étudiée, calculée, c'est lui-même qui s'empêche de jouir de son pouvoir de séduction. Le narrateur souligne ainsi à quel point Julien s'obstine dans l'erreur.

Le narrateur résume et illustre cet aspect majeur de la psychologie de Julien dans une phrase introduite par une formule de bilan conclusif : « En un mot ». Il synthétise la contradiction majeure de Julien : « ce qui faisait de Julien un être supérieur [c'est-à-dire sa volonté, sa détermination et son intelligence] fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur ». Ce paradoxe, c'est que Julien, contrairement aux jeunes gens de son âge, n'engage dans cette nuit d'amour que sa volonté et son intelligence, mais pas réellement ses sentiments, et c'est pour cela qu'il passe à côté de l'intensité de ce moment. Et pour rendre encore plus clair ce qu'il explique, le narrateur passe par une métaphore qui nous représente Julien comme « une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge ». A travers cette image qui féminise Julien, le narrateur veut nous montrer son fond de naïveté et de délicatesse, loin de l'idéal viril et héroïque qu'il s'est construit. Il fait aussi ressortir le défaut principal de Julien : la jeune fille qui préfère se maquiller plutôt que de laisser s'exprimer sa beauté naturelle, c'est Julien qui est incapable d'être spontané, qui veut à tout prix se travestir et étouffer son naturel et sa sensibilité.

### **Deuxième mouvement : la scène montrée du point de vue de Mme de Rênal.**

Le narrateur change ensuite de point de vue, nous faisant ainsi revivre des actions déjà racontées plus haut : l'entrée de Julien dans la chambre de Mme de Rênal qui le reçoit d'abord très mal avant de se laisser fléchir par ses larmes (c'est-à-dire par le seul élan sincère qu'il aura pendant cette soirée). Une nouvelle ellipse passe sous silence, encore une fois, le cœur de cette scène, à savoir le moment où Mme de R s'est donnée à Julien : « Même quand elle n'eut plus rien à lui refuser ». Si elle n'a plus rien à refuser, c'est qu'elle a déjà tout donné...

Mme de R, au contraire de Julien, vit ce moment de manière exaltée et passionnée. Alors que Julien est dans l'affectation (= comportement étudié, qui manque de naturel), Mme de Rênal est dans la pure affectivité (= l'émotion). L'auteur a recours à des expressions hyperboliques pour traduire ses sentiments et ses attitudes : on note les adverbes intensifs « mortellement » et « vivement », le superlatif « les plus cruelles alarmes » ou, plus loin, « les plus vives caresses ». On remarque que, dans la tournure grammaticale des phrases, Mme de R n'est pas le sujet des verbes, mais l'objet : « la troublaient », « qui l'agitaient malgré elle », « qui la déchiraient ». Cela signifie qu'elle ne maîtrise plus rien et se laisse emporter par la violence de son désir et de sa passion.

Contrairement à Julien, Mme de R n'obéit à aucun calcul, aucune attitude préméditée : « aucun projet ne paraissait dans toute cette conduite ». Façon de dire que ses réactions sont non seulement complètement spontanées, mais semblent aussi totalement incohérentes : « elle repoussait Julien loin d'elle, [...] et ensuite se jetait dans ses bras ». Comme Julien, Mme de R est tourmentée par la pensée du devoir. Mais ce devoir est d'une toute autre nature : il est moral et religieux. Mme de R apparaît comme ces grandes héroïnes tragiques confrontées à un dilemme entre la passion (qui s'exprime par le verbe « troubler », par les « caresses », par les termes de « sensibilité brûlante » ou de « transports »), et la morale chrétienne, exprimée à travers le champ lexical de la religion : « damnée sans rémission », « se cacher à la vue de l'enfer », « les remords qui la déchiraient ». La violence de ce dilemme se traduit par la métaphore des « combats ». Même si elle est animée par des sentiments contradictoires, Mme de R est sincère dans les deux cas, sa passion comme sa foi : l'amour et la vertu sont deux valeurs profondes qui s'affrontent en elle<sup>1</sup>.

Pour nous expliquer encore à quel point Julien est passé à côté de l'intensité amoureuse de cette scène, le narrateur ajoute à nouveau un commentaire, qu'il introduit par la même formule conclusive « En un mot ». Cette deuxième intervention va dans la même sens que la première. Elle est centrée sur le même mot, celui de « bonheur » : « rien n'eût manqué au *bonheur* de notre héros [...] s'il eût su en *jouir* » (// « goûter le *bonheur* qui se plaçait sous ses pas »). Les verbes *jouir* et *goûter* sont synonymes : ils appartiennent au champ lexical de la sensibilité et de la sensation heureuse, à la faculté de profiter de l'instant présent, au plaisir de vivre. Julien est trop dans le calcul, dans l'obsession de son rôle et de son image : il oublie d'être heureux, il ne pense qu'à paraître fort. Notez l'ironie du narrateur lorsqu'il désigne Julien comme « notre héros ». Julien, encore une fois, se prend pour un héros, mais ne l'est pas vraiment ; néanmoins, l'emploi du possessif « notre » montre toutefois une forme d'affection et d'indulgence du narrateur à l'égard de son personnage.

Troisième mouvement : les pensées de Julien analysées par le narrateur.

« Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n'est-ce que ça ? Telle fut la première pensée de Julien en rentrant dans sa chambre ». Cette pensée, exprimée au discours direct, est doublement révélatrice : d'une part, l'esprit de Julien n'est nullement tourné vers Mme de R. Julien ne pense qu'à lui. D'autre part, cette pensée exprime une déception par le recours à une interjection « Mon Dieu », une question rhétorique doublée d'une négation restrictive (« n'est-ce que ça ? »). Le narrateur va tenter de nous expliquer cette désillusion, en procédant à une généralisation : « Il était dans cet état d'étonnement et de trouble inquiet où tombe l'âme qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps désiré ». La généralisation passe par l'emploi du terme « l'âme » et par le passage de l'imparfait, temps de la narration, au présent de vérité générale (« vient d'obtenir »). Il rattache l'expérience particulière de son personnage à un

<sup>1</sup> Le narrateur insiste souvent sur la sincérité de Mme de R, qui la distingue de Julien. Par exemple, au chapitre 11 p. 84 l. 57 : « Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette âme naïve, égarée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée ».



mécanisme psychologique universel : celui du désir qui, une fois assouvi, laisse une impression de vide (notez que le verbe « désirer » fait l'objet d'un polyptote, il est employé trois fois de suite : cette répétition montre bien que le désir est bien le sujet de cette réflexion générale). Cette fois, Julien n'est pas comparé à une jeune fille mais à un « soldat qui revient de la parade ». Le point commun, c'est l'idée de représentation, celle du bal pour la jeune fille, celle de la parade militaire pour le soldat. Julien n'existe que dans le souci de sa propre image, il est constamment en représentation : « Julien fut attentivement occupé à repasser tous les détails de sa conduite ». Il s'observe, il s'étudie, c'est le propre du narcissisme, toujours en représentation. Cette idée de représentation, de spectacle qu'on se donne à soi-même et à autrui, est à relier avec le mot de « rôle » ou l'idée de devoir, qui réapparaissent dans les pensées de Julien au discours direct : « N'ai-je manqué à rien de ce que je me *dois* à moi-même ? Ai-je bien joué mon *rôle* ? ». Accaparé par son orgueil, Julien ne s'offre jamais la liberté de ressentir les choses sincèrement et simplement. C'est précisément parce que Julien a vécu cette scène d'amour avec l'esprit et non avec le cœur, parce qu'il a cherché à s'analyser au lieu de simplement ressentir les choses, qu'il est déçu et n'a pas su saisir l'intensité de cette expérience nouvelle.

C'est pourquoi, à la fin du texte, Julien en est exactement au même point qu'au début, enfermé dans « le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier les femmes », « d'un homme accoutumé à être brillant avec les femmes ». Autrement dit, entre le moment où il entre dans la chambre de Mme de R, et le moment où il en ressort dépucelé, Julien n'a pas évolué, il est toujours enfermé dans son illusion d'être un grand séducteur à la manière de Dom Juan ou un grand conquérant à la manière de Napoléon, aussi à l'aise sur les champs de bataille face à l'ennemi que dans les alcôves avec les femmes.

**Conclusion** : Le narrateur nous montre les retentissements de l'événement dans la conscience de ses deux personnages. En se plaçant tantôt du côté de Julien, tantôt du côté de Mme de R, le narrateur révèle tout ce qui sépare les personnages dans cette rencontre. Le décalage entre Julien, qui se laisse aveugler par son orgueil et ignore tout de l'amour et de ses sensations, et d'autre part le narrateur beaucoup plus lucide, permet au lecteur de prendre une distance amusée avec le personnage. Julien ne s'est pas renié, certes, il a accompli son défi, c'est vrai, mais il n'a pas encore compris comment passer de l'illusion narcissique de l'orgueil, à la vérité du partage amoureux. Julien a franchi cette étape initiatique avec succès, il est donc devenu un homme. Mais le regard du narrateur souligne qu'il commet encore beaucoup d'erreurs et qu'il a encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'accéder à la vraie connaissance de soi et à la vraie sagesse.

Elargissements :

- Parallèle à faire avec la première nuit d'amour avec Mathilde, où Julien reproduit les mêmes erreurs, et passe là encore complètement à côté de ce moment.
- Montrer que c'est seulement à la fin du roman que Julien comprendra que la clé du bonheur est dans la sincérité, et non dans le calcul ambitieux et dans le rôle social qu'il s'est donné.

Cette scène est étonnante parce que Julien a obtenu ce qu'il désirait, et pourtant il est déçu. Les interventions du narrateur vont permettre d'analyser ce qui prive Julien du bonheur que ce moment aurait dû lui apporter.

Contrairement aux romanciers romantiques, Stendhal n'idéalise pas son personnage, il garde par rapport à lui une distance teintée d'humour et d'ironie, mais sans jamais se montrer cruel avec lui. Certes Julien n'a rien de glorieux, et le narrateur le souligne, mais il n'oublie jamais

de nous rappeler que Julien est encore jeune et qu'il a un réel potentiel, qui pourra s'exprimer lorsqu'il aura appris de ses erreurs.

Ce travail de maturation l'occupera pendant le roman tout entier. LA fréquentation de Mme de R, personnage d'une totale sincérité, le fera progressivement évoluer, sans qu'il s'en rende compte sur le moment. C'est en découvrant chez Mathilde le reflet de ses propres défauts qu'il en prendra vraiment conscience. Ainsi, lors de leur première nuit d'amour, Mathilde se comporte avec Julien comme ce dernier s'était conduit avec Mme de R, en se contraignant à un rôle au lieu de se laisser aller à ses sentiments : « Elle avait décidé que, s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'échelle du jardinier, ainsi qu'il lui était prescrit, elle serait toute à lui. [...] Mathilde finit par être pour lui une maîtresse aimable. A la vérité, ces transports étaient un peu voulus. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité. Mlle de la Mole croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant ». P. 391. Julien prend alors la mesure de ce qui distingue Mme de R et Mathilde : l'élan sincère d'un côté, le rôle orgueilleux de l'autre : « Quelle différence, grand Dieu ! avec son dernier séjour de vingt-quatre heures à Verrières ! »

Il faudra attendre la fin du roman pour que Julien comprenne que le secret du bonheur est dans un amour sincère et sans affectation, celui qu'il a partagé avec Mme de Rênal dans l'insouciance de Vergy. C'est l'expérience de la prison, quand tout est perdu pour lui et que sa mort est imminente, qu'il comprendra ses erreurs de jeunesse, et que ses ambitions de réussite et de revanche sociale l'ont fait passer à côté du bonheur :

- « Julien [...] était fatigué d'héroïsme » chap. 39 p. 526 l. 34-35.
- « L'ambition était morte en son cœur. [...] IL trouvait un bonheur singulier quand, laissé absolument seul et sans crainte d'être interrompu, il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis à Verrières ou à Vergy. » p. 527 chap 39 l. 64-69
- « Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi. [...] Sa pensée était à Vergy ». chap. 40 p. 531 l. 45-51.
- Dans les derniers jours en prison, aux côtés de Mme de R qui lui rend des visites régulières, il goûte vraiment à un bonheur au jour le jour : « il vivait d'amour et sans presque songer l'avenir ». (chap. 45 p. 560 l. 82.)

Il confie à Mme de R : « Autrefois, quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi ; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale. Non, je serais mort sans connaître le bonheur, si vous n'étiez venue me voir dans cette prison. » CHap. 45 p. 560 l. 86-93.

***Le Rouge et le Noir*, explication linéaire n°1- Chapitre 15 du Livre premier,  
« Le chant du coq »**

---

**Introduction : [Présentation, à abrégé éventuellement en se contentant de la 1<sup>ère</sup> phrase]**

En 1830, Stendhal publie *Le Rouge et le Noir*, un long roman qui retrace le destin de Julien Sorel. C'est à la fois un roman de mœurs qui nous décrit la société de son époque, un roman d'analyse qui nous fait entrer dans la psychologie complexe et tourmentée d'un jeune ambitieux, et un roman de formation qui nous montre l'évolution vers la maturité d'un jeune homme d'abord naïf et inexpérimenté, qui va peu à peu faire l'apprentissage de la vie et comprendre comment trouver sa place dans le monde. **[Situation de l'extrait]**. Fils de charpentier, cultivé et désireux de s'émanciper d'un père brutal, Julien a été engagé comme précepteur des enfants de M. de Rênal, le maire de Verrières. Entre le jeune homme et Mme de Rênal, de dix ans son aînée, va naître rapidement une attirance. Julien s'impose alors le défi de faire de cette femme, d'une condition sociale supérieure à la sienne, sa maîtresse. Après avoir commencé par lui prendre la main, il progresse dans sa tentative de conquête jusqu'à lui donner rendez-vous de nuit dans sa chambre. Nous allons procéder à l'analyse de cette première nuit d'amour ; dans tout roman de formation, une première nuit d'amour est toujours une scène attendue, c'est une étape capitale dans l'initiation du héros et dans son évolution vers la maturité. **[Composition du passage]**. Le narrateur nous raconte cette scène selon une alternance de points de vue : dans une première partie (l. 17 à 30), la scène est évoquée à travers le point de vue de Julien ; dans une seconde partie (l. 31-39), elle est retranscrite à travers le point de vue de Mme de Rênal. Chacun de ces deux mouvements est ponctué par des interventions du narrateur qui commente la scène en nous faisant prendre du recul par rapport au point de vue du personnage. Enfin, dans un dernier paragraphe, le narrateur analyse lui-même les pensées de Julien (l. 40-46). **[Problématique]** Comment le narrateur tourne-t-il son personnage en dérision à travers une version décalée et inattendue de la traditionnelle première nuit d'amour ?

**[Je vous explique d'avance en quoi cette scène, telle que le narrateur nous la raconte, est inattendue et décalée :** on attendrait une scène romantique, exaltée, pleine d'émotions et de sensations puissantes. Or Julien n'apparaît pas du tout en phase avec Mme de R, commet des erreurs qui prêtent à sourire... Malgré tout il obtient pourtant ce qu'il voulait, il conquiert Mme de Rênal, mais il est finalement déçu... et malgré son succès il passe complètement à côté de ce moment capital... Donc les attentes du lecteur, qui s'imagineraient une grande scène sentimentale, ne sont pas remplies. C'est ce que je voudrais essayer de vous faire comprendre à travers cette explication.].

**Quelques mots d'abord sur les 17 premières lignes qui précèdent le passage que nous allons expliquer.**

On s'attendrait à ce que la scène soit sous le signe du désir, de l'impatience, de l'élan amoureux. Mais Julien, qui s'est pourtant lui-même fixé le défi de posséder Mme de R, semble rattrapé par une forme de lâcheté : le narrateur nous le montre « tremblant » (l. 2), la « main tremblante » (l. 9). Il voudrait qu'un obstacle extérieur vienne l'empêcher de passer à l'acte et lui fournisse un prétexte pour abandonner son projet. C'est pourquoi tout ce dont Julien devrait se réjouir comme d'une opportunité pour son entreprise lui apparaît comme un signal négatif. Il devrait se réjouir de constater que M. de Rênal est endormi, en train de ronfler dans sa chambre : or « il en fut désolé » (l. 5). (S'il avait constaté au contraire de la lumière et de l'activité dans la chambre du mari, cela l'aurait obligé à faire demi-tour par prudence). Le fait que Mme de R, de son côté, ne soit pas encore endormie est préférable dans

la perspective de s'introduire dans sa chambre. Mais pour Julien, à cet instant, c'est « un nouveau malheur » (l. 12). Bref, Julien vit ce moment comme une corvée, une épreuve douloureuse, et non comme la perspective d'un plaisir intense : « Jamais il ne s'était imposé une contrainte plus pénible » (l. 1-2), « Souffrant plus mille fois que s'il eût marché à la mort » (l. 8). Notez les hyperboles. Ainsi le narrateur tourne en dérision son personnage, il se moque gentiment de lui en nous le montrant sous un aspect bien peu héroïque alors que Julien passe son temps à « se la raconter », pour parler familièrement, et à se convaincre qu'il a l'étoffe d'un héros.

Stendhal choisit donc de commencer cette scène clé de la nuit d'amour comme une scène de comédie, en recréant le triangle amoureux qu'on retrouve dans bien des pièces comiques, et notamment le vaudeville, genre théâtral très à la mode à l'époque de Stendhal, fondé sur les ressorts comiques de l'adultère et du trio de la femme, du mari et de l'amant. **Ainsi, Stendhal cherche à mettre à distance toute forme d'émotion et de lyrisme : ce n'est pas une scène romantique. Le héros prête à sourire par son inexpérience et sa maladresse.**

L'inexpérience de Julien se traduit aussi par le caractère excessif, presque puéril, de sa réaction face au premier mouvement de rejet et de reproche que lui oppose Mme de R : « Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes » (l. 15-16). Il se laisse déstabiliser comme un enfant grondé par sa mère.

### **Premier mouvement : la scène vue à travers le regard de Julien.**

Tout commence par un commentaire du narrateur omniscient : « Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de R, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer ». Cette phrase est une **ellipse** : elle passe sous silence une partie des événements et se contente de sous-entendre ce qui devrait pourtant faire tout l'intérêt de cette scène. [*Si vous n'êtes pas sûrs de bien comprendre le sens de cette phrase elliptique, soyez logique : si Julien n'a plus rien à désirer, c'est qu'il a obtenu ce qu'il désirait. Or que désirait-il ? Posséder physiquement Mme de R. Oui oui, vous avez bien compris, ils ont donc fait l'amour.*] Comment Julien a-t-il réussi à faire céder Mme de Rênal ? Comment se sont déroulés leurs ébats amoureux ? Le lecteur n'en saura rien, car ce n'est pas cet aspect qui intéresse le narrateur. Ce dernier se permet même de se moquer des attentes du lecteur et des clichés des romans qui, dans ce genre de scènes, restent volontairement évasifs par souci de la pudeur et des bienséances (« on eût pu dire, en style de roman... »).

Ce qui intéresse le narrateur, et qu'il va développer, c'est l'état d'esprit des personnages avant et après ce qui est pour Julien un dépuçelage, et pour Mme de R une transgression, un adultère, et sans doute une découverte de l'intensité amoureuse, elle qui fut toujours l'épouse modèle, fidèle et vertueuse, d'un homme épousé par devoir et sans amour. Il s'agit donc, pour Julien comme pour Mme de R, d'une expérience décisive et capitale, qui va changer le cours de leur vie et, théoriquement, modifier en profondeur leur psychologie.

Qu'en est-il exactement ? Cette expérience va-t-elle faire évoluer Julien ? Le faire changer en profondeur ? Le faire grandir ? C'est là que le narrateur va nous surprendre, en nous montrant que précisément, non : Julien, vaniteux et naïf au départ, reste tout aussi vaniteux et naïf après cette scène.

Pourquoi ? Parce que Julien n'est pas lucide sur lui-même. Le narrateur nous explique : il se voit comme un conquérant qui suit point par point la stratégie militaire élaborée par ses soins, et pense qu'il maîtrise parfaitement la situation, comme le suggère le mot de « victoire » (l. 20) qui appartient au **champ lexical de l'action militaire**. Or, si Julien a réussi à posséder Mme de R, ce n'est pas grâce à son talent de stratège de la séduction

amoureuse, talent que le narrateur relativise et juge ironiquement en employant l'**oxymore** « adresse si maladroite » (l. 20). Par cette figure, il souligne ainsi l'inexpérience du personnage en matière de conquêtes féminines. Si Julien a réussi, c'est presque « sans le faire exprès », par les effets imprévisibles des sentiments amoureux, qui ne dépendent d'aucun calcul ni préméditation, à savoir : « *l'amour qu'il avait inspiré* [et non à l'efficacité de son plan] et *l'impression imprévue qu'avait produite sur lui des charmes séduisants* [c'est-à-dire le désir qu'a provoqué chez lui la beauté de Mme de R] ». En bref, Julien essaie de se faire croire qu'il a mené à bien un projet de séduction savamment calculé et exécuté, alors que c'est la force de la passion qui a agi, presque magiquement. Mais cela, Julien ne s'en rend pas compte. Seul le narrateur, et le lecteur averti, ne sont pas dupes.

Le narrateur va alors adopter le **point de vue interne** de Julien et placer le lecteur dans la conscience du personnage, afin de lui donner à comprendre pourquoi et comment Julien s'aveugle à ce point sur son compte. Le point de vue interne est construit par des **verbes de pensée** ou des expressions qui nous situent dans l'intériorité du personnage et nous permettent de saisir ses motivations profondes : « il *prétendit* encore » (l. 21), « il fit des efforts *d'attention* » (l. 22), « *l'idée du devoir* ne cessa jamais d'être présente à ses yeux » (l. 24-25), « il *craignait* un remords affreux » (l. 25). Et que découvrons-nous sur l'intériorité du personnage ? Profondément narcissique, il est obsédé par l'idée de jouer un rôle, « le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier les femmes » (l. 21). Chez lui, l'orgueil domine, cet orgueil que le narrateur juge « bizarre » (l. 21), sorte d'**euphémisme** par lequel le narrateur souligne avec un brin d'ironie toute la singularité d'un jeune homme décalé par rapport à la majorité des jeunes gens de son âge. Julien veut être à tout prix fidèle à une certaine image qu'il se fait de lui-même, « ce modèle idéal qu'il se proposait de suivre » (l. 25-26). Il ne cesse donc de se regarder pour vérifier que ses actions sont conformes à ce que lui dicte sa fierté. Le mot « *devoir* » (l. 24) est souligné par l'**emploi de l'italique**, ce qui montre que ce terme est à attribuer à Julien (et non au narrateur) et qu'il prend un sens très particulier pour lui. Le devoir, pour Julien, n'est pas un devoir moral : c'est un impératif personnel, un objectif qu'il se fixe, et qui n'a rien de vertueux ici puisqu'il s'agit de voler la femme d'un autre. Il se met une pression énorme pour s'obliger à tenir son objectif : « Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel » (l. 25). Cette pression s'exprime à travers des **hyperboles** qui prêtent à sourire tant elles sont emphatiques, exagérées, décalées par rapport à un simple projet d'adultère. Pour Julien, ne pas se conformer à son rôle de héros séducteur serait une faute morale engendrant la culpabilité et la honte. Comment, sous l'effet d'une telle pression psychologique, parvenir à goûter à la volupté amoureuse ?

Cette volupté est pourtant valorisée à travers des **expressions hyperboliques** comme « les moments les plus doux » (l. 21), « les transports qu'il faisait naître » (l. 23), « la vivacité » (l. 24). Mais Julien passe à côté et le narrateur se moque discrètement de lui : « il faisait des efforts d'attention incroyables pour gâter ce qu'il avait d'aimable » (l. 22-23). Le narrateur souligne ainsi à quel point Julien s'obstine dans l'erreur. Ce qu'il faut comprendre ici, c'est qu'au naturel, quand il oublie de se regarder le nombril, Julien a de réelles qualités, et qu'il est tout à fait capable d'inspirer l'amour (c'est le sens du mot « aimable »). Mais comme la plupart du temps il est dans une attitude étudiée, calculée, c'est lui-même qui s'empêche de jouir de son pouvoir de séduction.

Le narrateur résume et illustre cet aspect majeur de la psychologie de Julien dans une phrase introduite par une formule de **bilan conclusif** : « En un mot ». Sortant ainsi du point de vue interne de Julien, il reprend sa **position omnisciente** pour bien nous faire comprendre la contradiction de Julien : « ce qui faisait de Julien un être supérieur [c'est-à-dire sa volonté, sa détermination et son intelligence] fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur » (l. 26-27). Ce paradoxe, c'est que Julien, contrairement aux jeunes gens de son âge, n'engage

dans cette nuit d'amour que sa volonté et son intelligence, mais pas réellement son cœur, et c'est pour cela qu'il passe à côté de l'intensité de ce moment. Et pour rendre encore plus clair ce qu'il explique, le narrateur passe par une **métaphore** qui nous représente Julien comme « une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge » (l. 27-29). A travers cette image qui féminise Julien, le narrateur veut nous montrer son fond de naïveté et de délicatesse, loin de l'idéal viril et héroïque qu'il s'est construit. La jeune fille qui préfère se maquiller plutôt que de laisser s'exprimer sa beauté naturelle, c'est Julien qui est incapable d'être spontané, qui veut à tout prix se dissimuler derrière un rôle et étouffer son naturel et sa sensibilité.

### **Deuxième mouvement : la scène montrée du point de vue de Mme de Rênal.**

Le narrateur change ensuite de point de vue, nous faisant ainsi revivre des actions déjà racontées plus haut, mais cette fois à travers les yeux de Mme de R. Une nouvelle **ellipse** passe sous silence, encore une fois, le cœur de cette scène, à savoir le moment où Mme de R s'est donnée à Julien : « Même quand elle n'eût plus rien à lui refuser » (l. 32). Si elle n'a plus rien à refuser, c'est qu'elle a déjà tout donné...

Mme de R, au contraire de Julien, vit ce moment de manière exaltée et passionnée. Alors que Julien est dans l'affectation (= comportement étudié, qui manque de naturel), Mme de Rênal est dans la pure affectivité (= l'émotion). L'auteur a recours à des **expressions hyperboliques** pour traduire ses sentiments et ses attitudes : on note les adverbes intensifs « mortellement » (l. 30) et « vivement » (l. 31), le superlatif « les plus cruelles alarmes » (l. 31) ou, plus loin, « les plus vives caresses » (l. 35). On remarque que, dans **la tournure grammaticale des phrases**, Mme de R n'est pas le sujet des verbes, mais l'objet : « la troublaient » (l. 31), « qui l'agitaient malgré elle » (l. 37), « qui la déchiraient » (l. 38). Cela laisse entendre qu'elle ne maîtrise plus rien et se laisse emporter par la violence de son désir et de sa passion.

Contrairement à Julien, Mme de R n'obéit donc à aucun calcul, aucune attitude préméditée : « aucun projet ne paraissait dans toute cette conduite » (l. 33). Façon de dire que ses réactions sont non seulement complètement spontanées, mais semblent aussi totalement incohérentes : « elle repoussait Julien loin d'elle, [...] et ensuite se jetait dans ses bras » (l. 32-33). Comme Julien, Mme de R est tourmentée par la pensée du devoir. Mais ce devoir est d'une toute autre nature : il est moral et religieux. Mme de R apparaît comme ces grandes héroïnes tragiques confrontées à un dilemme entre

- la passion (qui s'exprime par le verbe « troubler », par les « caresses », par les termes de « sensibilité brûlante » l. 36 ou de « transports » l. 37),
- et la morale chrétienne, exprimée à travers le champ lexical de la religion : « damnée sans rémission » (l. 34), « se cacher à la vue de l'enfer » (l. 34), « les remords » (l. 38).

La violence de ce dilemme se traduit par la **métaphore** des « combats » (l. 38). Même si elle est animée par des sentiments contradictoires, Mme de R est sincère dans les deux cas, sa passion comme sa foi : l'amour et la vertu sont deux valeurs profondes qui s'affrontent en elle<sup>2</sup>.

Pour nous expliquer encore à quel point Julien est passé à côté de l'intensité amoureuse de cette scène, le narrateur ajoute à nouveau un commentaire, qu'il introduit par la même **formule conclusive** « En un mot ». Cette deuxième intervention va dans la même sens que la première. Elle est centrée sur le même mot, celui de « bonheur » : « rien n'eût manqué au *bonheur* de notre héros [...] s'il eût su en *jouir* » (// « goûter le *bonheur* qui se plaçait sous

<sup>2</sup> Le narrateur insiste souvent sur la sincérité de Mme de R, qui la distingue de Julien. Par exemple, au chapitre 11 p. 84 l. 57 : « Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette âme naïve, égarée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée ».

ses pas »). Les verbes « jouir » et « goûter » sont synonymes : ils appartiennent au champ lexical de la sensibilité et de la sensation heureuse, à la faculté de profiter de l'instant présent, au plaisir de vivre. Julien est trop dans le calcul, dans l'obsession de son rôle et de son image : il oublie d'être heureux, il ne pense qu'à paraître fort. Notez l'ironie du narrateur lorsqu'il désigne Julien comme « notre héros » (l. 36). Néanmoins, l'emploi du possessif « notre » montre toutefois une forme d'affection et d'indulgence du narrateur à l'égard de son personnage.

### Troisième mouvement : les pensées de Julien analysées par le narrateur.

« Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n'est-ce que ça ? Telle fut la première pensée de Julien en rentrant dans sa chambre » (l. 39-40). Cette pensée, exprimée au **discours direct**, est doublement révélatrice : d'une part, l'esprit de Julien n'est nullement tourné vers Mme de R. Julien ne pense qu'à lui. D'autre part, cette pensée exprime une déception par le recours à une interjection « Mon Dieu », une question rhétorique doublée d'une **négation restrictive** (« n'est-ce que ça ? »). Le narrateur va tenter de nous expliquer cette désillusion, en procédant à une généralisation : « Il était dans cet état d'étonnement et de trouble inquiet où tombe l'âme qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps désiré » (l. 40-41). La généralisation passe par l'emploi du terme « l'âme » et par le passage de l'imparfait, temps de la narration, au présent de vérité générale (« vient d'obtenir »). Il rattache l'expérience particulière de son personnage à un mécanisme psychologique universel : celui du désir qui, une fois assouvi, laisse une impression de vide (notez que le verbe « désirer » fait l'objet d'un **polyptote**, il est employé trois fois de suite : cette répétition montre bien que le désir est bien le sujet de cette réflexion générale). Cette fois, Julien n'est pas comparé à une jeune fille mais à un « soldat qui revient de la parade ». Le point commun, c'est l'idée de représentation, celle du bal pour la jeune fille, celle de défilé militaire pour le soldat. Julien n'existe que dans le souci de sa propre image, il est constamment en représentation : « Julien fut attentivement occupé à repasser tous les détails de sa conduite » (l. 43). Il s'observe, il s'étudie, c'est le propre du narcissisme. Cette idée de représentation, de spectacle qu'on donne de sa propre image, est à relier avec le mot de « rôle » ou l'idée de devoir, qui réapparaissent dans les pensées de Julien au discours direct : « N'ai-je manqué à rien de ce que je me *dois* à moi-même ? Ai-je bien joué mon *rôle* ? ». Accaparé par son orgueil, Julien ne s'autorise pas à ressentir les choses sincèrement et simplement. C'est précisément parce que Julien a vécu cette scène d'amour avec l'esprit et non avec le cœur ou avec les sens, parce qu'il a cherché à s'analyser au lieu de simplement écouter son plaisir et ses sentiments, qu'il est déçu et n'a pas su saisir l'intensité de cette expérience nouvelle.

C'est pourquoi, à la fin du texte, Julien en est exactement au même point qu'au début. Le début nous le montrait enfermé dans « le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier les femmes » (l. 22), et on le retrouve à la fin dans la même position vaniteuse « d'un homme accoutumé à être brillant avec les femmes » (l. 45). Autrement dit, entre le moment où il entre dans la chambre de Mme de R, et le moment où il en ressort dépuisé, Julien n'a pas évolué, il est toujours enfermé dans son illusion d'être un grand séducteur à la manière de Dom Juan ou un grand conquérant à la manière de Napoléon qu'on disait aussi à l'aise sur les champs de bataille face à l'ennemi que dans les alcôves avec les femmes.

**Conclusion** : Julien a franchi cette étape initiatique avec succès, il est donc devenu un homme. Et pourtant il est déçu. Les interventions du narrateur vont permettre d'analyser ce qui prive Julien du bonheur et de la satisfaction que ce moment aurait dû lui apporter. En se plaçant tantôt du côté de Julien, tantôt du côté de Mme de R, le narrateur révèle le décalage entre Julien, qui se laisse aveugler par son orgueil et se prive de sensations voluptueuses intenses, et Mme de R, qui se donne entièrement à l'amour. Tout le côté amusant et décalé de

cette scène repose sur ce décalage entre les deux personnages, mais aussi sur la distance qui sépare le narrateur lucide et son personnage naïf. Julien, certes, a accompli son défi, mais il n'a pas encore compris comment passer de l'illusion narcissique de l'orgueil, à la vérité du partage amoureux. Le narrateur souligne qu'il commet encore beaucoup d'erreurs et qu'il a beaucoup de chemin à parcourir avant d'accéder à la vraie connaissance de soi et à la vraie sagesse. **Contrairement aux romanciers romantiques**, Stendhal n'idéalise pas son personnage, il souligne avec humour ses faiblesses et ses erreurs, mais sans jamais se montrer cruel avec lui. Il n'oublie jamais de nous rappeler que Julien est encore jeune et qu'il a de réelles qualités, qui pourront s'exprimer lorsqu'il aura appris de ses erreurs.

**Elargissements possibles** : attention, si vous ne voulez pas que je vous révèle la fin, attendez d'avoir terminé la lecture du roman pour lire ces propositions d'élargissements. Mais n'oubliez pas de les lire à un moment ou un autre, car elles sont importantes, au-delà de cette explication, **pour comprendre les enjeux du roman**.

L'évolution de Julien vers le bonheur l'occupera pendant le roman tout entier. C'est seulement à la fin du roman que Julien comprendra que la clé du bonheur est dans la sincérité, et non dans le calcul ambitieux et dans le rôle social qu'il s'est donné.

La fréquentation de Mme de R, personnage d'une totale sincérité, le fera progressivement évoluer, sans qu'il s'en rende compte tout de suite. C'est ensuite en découvrant chez Mathilde le reflet de ses propres défauts qu'il en prendra vraiment conscience. Ainsi, lors de leur première nuit d'amour, Mathilde se comporte avec Julien comme ce dernier s'était conduit avec Mme de R, en se contraignant à un rôle au lieu de se laisser aller à ses sentiments : « Elle avait décidé que, s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'échelle du jardinier, ainsi qu'il lui était prescrit, elle serait toute à lui. [...] Mathilde finit par être pour lui une maîtresse aimable. A la vérité, ces transports étaient un peu *voulus*. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait, qu'une réalité. Mlle de la Mole croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant ». (Chap. 16 p. 390-391 : notez qu'on retrouve dans ce passage un vocabulaire similaire à celui du texte que nous venons d'étudier). Julien prend alors la mesure de ce qui distingue Mme de R et Mathilde : l'élan sincère d'un côté, le rôle orgueilleux de l'autre : « Quelle différence, grand Dieu ! avec son dernier séjour de vingt-quatre heures à Verrières ! » (chap. 16 p. 391 l. 182).

Il faudra attendre la fin du roman pour que Julien comprenne toute la valeur des moments qu'il a partagés avec Mme de Rênal dans l'insouciance de Vergy. C'est l'expérience de la prison, quand tout est perdu pour lui et que sa mort est imminente, qui l'amène à comprendre ses erreurs de jeunesse : ses ambitions de réussite et de revanche sociale l'ont fait passer à côté du bonheur. Dans les derniers jours de sa vie, aux côtés de Mme de R qui lui rend des visites régulières en prison, il goûte vraiment à un bonheur au jour le jour, alors qu'auparavant, il ne songeait qu'à se projeter dans un avenir glorieux : « il vivait d'amour et sans presque songer l'avenir ». (chap. 45 p. 560 l. 82.) Il confie à Mme de R : « Autrefois, quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi ; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale. Non, je serais mort sans connaître le bonheur, si vous n'étiez venue me voir dans cette prison. » Chap. 45 p. 560 l. 86-93.

Voir aussi d'autres citations de la fin du roman qui confirment cette évolution de Julien, qui abandonne tous ses rêves de réussite sociale (symbolisés par son amour pour Mathilde) pour goûter enfin au bonheur d'un amour véritable avec Mme de R :

- « Julien [...] était fatigué d'héroïsme » chap. 39 p. 526 l. 34-35.



- « L'ambition était morte en son cœur. [...] Il trouvait un bonheur singulier quand, laissé absolument seul et sans crainte d'être interrompu, il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis à Verrières ou à Vergy. » chap 39 p. 527 l. 64-69  
« Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi. [...] Sa pensée était à Vergy ». chap. 40 p. 531 l. 45-51